

## La nuit démasque

- 1 -

*La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,  
Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.*

Nul ne sait si Lamartine aimerait ce tableau, mais on ne peut guère en rêver plus charmant ! Quel œil ne serait pas ébloui par la pénombre languissante de cette alcôve au charme suranné ? Les murs ambrés reçoivent les premières lueurs de l'aube qui s'immiscent entre les persiennes pour mourir au pied du lit. Elle se profile à l'ouest, cette lumière qui présente le lit à baldaquins ; point focal de la scène, un lit impérial, luxurieux et douillet. Les tentures de brocart cramoisies retombent nonchalamment et rivalisent de volutes avec le drapé des rideaux qui, pourtant trop longs, descend en d'innombrables courbes rococo. Sur la table de chevet en marqueterie ouvragée, un bouquet de tubéreuses compose une nature morte tandis que, çà et là, les étoffes et dentelles froissées qui jonchent le sol recouvert de riches tapis mordorés, contrastent avec le calme apparent de cette scène de genre, où la coquetterie confine à la frivolité. À l'arrière-plan de ce cadre

- 1 -

La nuit démasque - © Vagant & Ysé

<http://extravagances.blogspot.com> - <http://unpeudetoutunpeudemoi.hautetfort.com>

somptueux, une porte est entrebâillée sur un cabinet de toilette, à moins que ce ne soit une antichambre...

Au cœur de cet écrin repose un homme aux allures d'*Endymion*. Étendu sur le dos, son buste nu plongé dans la torpeur émerge des draps de soie irisés, sur lesquels sa peau contraste à peine. Le peu de lumière de la pièce est captée par sa chair marmoréenne. Elle semble irradier d'une clarté vaporeuse qui noie les contours fluides de son corps alangui dans un *sfumatto* onirique. Dans cet halo argenté, son visage de pâtre grec encadré de boucles brunes respire la sérénité de l'atmosphère douce et feutrée. Son bras droit, replié au dessus de sa tête, se perd dans la mollesse des coussins à franges. Le gauche sort timidement de sous les draps. Il se tend lentement vers la droite dans un mouvement imperceptible. Son index qui semble glisser langoureusement entre les étoffes soyeuses évoquerait presque celui de l'Homme au plafond de la chapelle sixtine. Sauf que lui ne rencontre rien. Le vide. L'absence. Ni Dieu ni femme.

- Aurore ?

Alexandre hissa péniblement le lourd rideau de ses paupières sur un décor de théâtre kitch nimbé de pénombre. L'esprit encore obscurci, il ne reconnut pas le canapé-lit de son studio parisien. Il détailla les tentures et les boiseries ouvragées qui engoutissaient encore sa conscience engourdie. Plus pour longtemps. Souvenirs et mauvaise humeur émergeaient peu à peu. Il s'était frotté aux écueils du romantisme et avait échoué à Venise pour la Saint-Valentin. Venise ! Mais qu'avait-elle de plus que les campagnes riantes de Toscane, qu'avait-elle de mieux que les secrets éternels de Rome ? Venise, le repère des amoureux ? Le repère des truands, oui ! Un lieu commun touristique jalonné de boutiques de souvenirs bon marché qui n'ont pas plus d'âme qu'un bout de plastique. Tous ces souvenirs de

pacotille lui revenaient lentement en mémoire, de la ville dénaturée à la chambre théâtrale où il s'attendait à voir surgir Colombine et Arlequin. Quant à la dernière soirée, rien, le néant.

Alexandre songea qu'Aurore devait être sous la douche, et que son humeur resterait massacrant tant qu'il n'aurait pas vue sa fiancée, ou qu'il n'aurait pas pris sa dose de caféine, et si possible les deux à la fois. Il tituba jusqu'à la salle de bain dont la porte était entrebâillée sur les ténèbres. Personne. Mais où Aurore était-elle encore passée ?

Alexandre récupéra ses affaires en vrac sur la moquette. Une barre d'acier lui fendait le crâne. Il avait dû boire un coup de trop, voire même deux, car il ne se souvenait même pas s'être couché. Autant dire qu'il n'avait rien dû faire de bon avec Aurore qui, conformément à son prénom, était plutôt du matin, elle. Entre les persiennes luisait une lumière dorée. Artiste dans l'âme, Aurore aurait voulu immortaliser quelques gondoles avant qu'elles ne soient prises d'assaut par une horde de sémillants sexagénaires, le Minolta sur l'estomac. Venise, ville des amoureux ? Ville des noces d'or, oui ! Il récupéra son portable dans la poche de son pantalon et composa le numéro de sa fiancée. Il entendit l'écho de la première sonnerie à l'autre bout du lit : le portable d'Aurore vibrait dans le tiroir de sa table de chevet. Elle était sortie sans téléphone dans une ville inconnue, au mépris des règles de prudence les plus élémentaires. De l'Aurore tout craché !

Il descendit en maugréant jusqu'à la salle du petit déjeuner. Pas la moindre trace d'Aurore. Il s'assit, les yeux rivés sur l'entrée de l'hôtel de charme où ils étaient descendus pour le week-end. Le café noir coula dans sa gorge, âcre, aux arômes puissants, assez fort pour réveiller un mort mais pas le moindre souvenir de la soirée.

Il était 8h30. La porte de l'hôtel était ouverte sur le soleil levant. Il illuminait la ville de reflets d'or et d'argent qui semblaient se matérialiser dans les

brumes matinales éphémères. À chaque instant, Alexandre s'attendait à voir surgir sa fiancée, riant aux éclats dans sa robe légère qui dévoilerait ses jambes par transparence. Il n'avait pas besoin de fermer les yeux pour suivre ses courbes du regard, de ses mollets à ses cuisses élancées, et monter toujours plus haut, là où elles se rejoignent sur les mystères du désir... En voyant apparaître la silhouette voûtée d'une vieille anglaise en jupe écossaise, Alexandre décida qu'il avait assez attendu comme ça. Il jaillit de son siège et partit aussitôt à la recherche d'Aurore, après avoir obtenu du réceptionniste, dans un italien approximatif, qu'on l'appelle sur son portable si sa fiancée venait à rentrer. Mais Alexandre s'attendait plutôt à la trouver au détour d'une rue et il admirerait alors le balancement de ses hanches au rythme des gondoles, ou bien elle siroterait un cocktail à la terrasse d'un café, à moins qu'elle n'ait préféré trouver plus de fraîcheur et de recueillement dans une l'ombre d'une chapelle. Aurore pouvait être partout, surtout là où on ne l'attendait pas...

Selon son tempérament aussi méthodique que celui d'Aurore était artistique, Alexandre se dirigea vers le plus proche des monuments qu'Aurore tenait à visiter. C'était en l'occurrence une église à moins de deux cent mètres de l'hôtel situé au cœur de *San Polo*. Deux cent mètres à vol d'oiseau dans un dédale où Aurore ne pouvait que se perdre, et d'autant moins de chance de la trouver. Au pas de course et guide en main, il traversa une volée de ponts de pierres qui enjambaient de minuscules *rios*, ignorant le musée d'art moderne de *Ca'Pesaro*, et il pénétra sans hésiter dans l'église *San Stae*. Alexandre s'était attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, d'un seul tenant et sans colonne, dont les murs peints d'une couleur blanc crème donnaient une atmosphère apaisante typique à l'esthétique palladienne. Les fenêtres en demi-lune, le long du bord du plafond, dispensaient un flot de lumière propre à flatter les tableaux qui y étaient accrochés. Les yeux d'Alexandre ne

furent malheureusement pas captivés par la vue d'Aurore, mais par une toile inquiétante de Giambattista Tiepolo : *le martyre de St Bartholomé*, dans laquelle l'énorme couteau de l'exécuteur forme un contraste dramatique avec la pâle chair vulnérable de la victime. Alexandre courut hors de l'église avant même que de sinistres pensées ne soient parvenues à sa conscience. Il dévala les escaliers du perron de l'église jusqu'au quai et sauta dans le *vaporetto* qui se trouvait là. La probabilité de trouver Aurore diminuait au fur et à mesure qu'il s'éloignait de l'hôtel, et sa recherche s'apparentait maintenant à une fuite en avant. Tandis que le *vaporetto* naviguait sur le *canal grande* en direction de la place *San Marco*, il parvint à retrouver son calme, mais pas assez pour admirer les dorures de la *Ca' d'Oro*, l'élégance du pont du *Rialto* ou les loggias à trèfles du palais *Pisani-Moretta*. Il eut toutefois assez de lucidité pour appeler l'hôtel et parvenir tant bien que mal à se faire comprendre par le réceptionniste. Peine perdue, Aurore n'était pas revenue.

Alexandre descendit à la *Ca' Rezzonico*. Derrière la façade baroque de ce palais, le musée du XVIII<sup>ème</sup> siècle vénitien abritait une exposition exceptionnelle sur le thème du carnaval, pour laquelle Aurore avait montré un vif intérêt. Alexandre n'eut toutefois pas le plaisir de contempler les délicats meubles rococo, porcelaines, costumes et masques de carnaval dans leur décor d'origine. Tout cela défilait autour de lui comme dans un cauchemar tandis qu'il courait de salle en salle, perdant un peu plus espoir de retrouver Aurore à chaque pas.

Mais plus il parcourait les couloirs du musée, plus son inquiétude se muait en amertume, et sa course ralentissait d'autant plus. Cette transformation de sa détresse était moins due à la fatigue, ou aux raisonnements cartésiens qui lui étaient coutumiers, qu'à une petite voix intérieure qui persiflait insidieusement : si Aurore avait été victime d'un accident, il aurait forcément été prévenu car elle était partie avec ses papiers, parmi lesquels son numéro de portable à appeler en

cas d'urgence. Il n'était pas possible qu'elle se soit simplement perdue car elle aurait trouvé le moyen de lui téléphoner, ni qu'elle ait oublié l'heure car son étourderie avait des limites ! Elle devait donc être retenue quelque part contre son gré. Contre son gré ou avec son consentement, insistait la voix. Mais pour quelle raison lui aurait-elle joué un tour aussi cruel, se demandait-il ? Pas le moindre nuage ne venait obscurcir le ciel bleu de leur amour, tout juste quelques légers Cyrus, si lointains qu'ils n'avaient jamais fait d'ombre à leur bonheur, depuis leur rencontre, enfin jusqu'à hier... Et ses pensées le ramenaient à cette soirée d'hier aux souvenirs insaisissables. La réponse à ses angoisses était là, cachée aux tréfonds de sa mémoire. Qu'avaient-ils bien pu faire ? Qu'avait-il bien pu lui dire ?

Alexandre ne courait plus. Il déambulait maintenant sans rien voir, toujours à la recherche d'Aurore mais au fond de son crâne, avec la certitude de connaître la raison de ce qu'il convenait d'appeler une fugue.

- Bonjour Alexandre !

Alexandre sursauta en entendant son prénom prononcé derrière lui, et surtout en sentant une main virile posée sur son épaule. Il dut se retourner pour en croire ses oreilles :

- Daniel ! Ça alors ! Que fais-tu donc ici ?
- Je pourrais te retourner la question ! Comme tu vois, je travaille.
- Oui, je vois ça ! Je ne m'attendais pas à te trouver ici, et surtout pas en uniforme. Et tes études d'histoire de l'art ?

- Tu sais bien que Venise m'a toujours passionné. On m'a proposé de remplacer un gardien en congé, et j'ai sauté sur l'occasion ! Et toi ?
- Je suis venu en week-end pour la Saint-Valentin, avec Aurore.
- Délicieuse Aurore... où est-elle ?
- Elle est restée à l'hôtel.
- Ne me dis pas qu'il y a déjà de l'eau dans le gaz !
- Non, non... une migraine. Alors pas un bruit, volets fermés... je n'allais pas passer ma journée prostré dans une chambre d'hôtel ! Alors je me balade.
- La pauvre, venir à Venise et ne pas pouvoir en profiter. Mais tu as bien fait de sortir. Tiens, admire un peu : *la scène de Carnaval*, de Tiepolo. Je suis devant ce tableau toute la journée, je pourrais m'en lasser, mais non, plus je le contemple, plus je l'admire, et plus les personnages me parlent.
- Et que te disent-ils ? demanda Alexandre d'un ton narquois sans réaliser que ce tableau était du même auteur que celui de l'église *San Stae*.
- Ils me parlent du secret et de l'intimité. Tu vois Alexandre, c'est ce que nous avons perdu dans à notre société actuelle : l'intimité. On brandit notre liberté comme un étendard, on veut la montrer au monde entier, alors on se fout à poil devant tout le monde : sur la plage, sur son blog ou devant son conjoint. On ne cache rien, on partage tout, et sous prétexte de confiance ou de transparence, sans même s'en rendre compte, on livre sa liberté au regard de l'autre. À vouloir être libre, on s'enchaîne. Regarde les, Alexandre, ces gens venus du 18<sup>ème</sup> siècle ! Ils nous montrent l'essence du carnaval : le masque. Venise est petite, ils se connaissent tous à visage découvert, et ils en étouffent. Alors le temps d'une fête, chacun s'évade sous son masque, chacun se livre à des

extravagances au milieu des autres devenus des inconnus, dans un monde aux règles abolies.

- Qu'essaies-tu de me dire, Daniel ? Je te vois venir avec tes gros sabots de libertin.
- Justement, peut-être pourrais-tu prendre part à la fête ce soir, et laisser Aurore se reposer ? À quoi bon ajouter ta frustration à sa céphalée ? Tu pourrais t'entraîner à exercer ta liberté individuelle dans les bras d'une belle italienne. Votre amour devrait être assez fort pour ne pas souffrir de telles escapades, et s'il ne l'est pas, à quoi bon continuer ?
- C'est ça, et pendant que j'irai courir les rues derrière des chimères, toi, tu iras consoler Aurore ?
- Va savoir... En tous cas, sache que j'ai un costume si tu veux.
- Tu oublies que j'aime Aurore, et je n'ai pas envie de m'envoyer en l'air avec une autre femme aussi charmante soit-elle ! J'espère que tu connaîtras un jour ce sentiment...
- Mais je le connais ce sentiment ! Seulement, je sais faire la part des choses, moi. Si le cœur a ses raisons que la raison ignore, le corps a des pulsions que le cœur doit ignorer !
- Stop ! Tu as une rhétorique trop bien huilée pour moi. J'abandonne, je cours rejoindre Aurore qui va s'inquiéter. Il faut que je me sauve Daniel ! Ravi de t'avoir revu !
- *Ciao Alexandro* ! N'hésite pas à me passer un coup de fil si tu changes d'avis !

Alexandre quitta le musée avec une boule d'angoisse à la place de l'estomac. Sa rencontre fortuite avec Daniel confortait la vague impression qui envahissait peu à peu son esprit : la clef du mystère était la soirée d'hier. Il avait dû



parler, trop parler, et lâcher ses fantasmes devant une Aurore incrédule. Car au fond, il éprouvait une certaine admiration envers Daniel, le séducteur invétéré, l'indécrottable libertin. Il enviait sa liberté, sa légèreté et ses succès féminins. Bien qu'il aimât sincèrement Aurore, il se surprenait parfois à éprouver l'envie d'une sexualité différente, à rêvasser de perversités selon ses propres critères conservateurs, et aussitôt les images affluaient malgré lui: Aurore nue ; le bassin recouvert de la chevelure d'une autre ; le sourire un peu vague au rouge assassin ; l'œil alangui et la main crispée, plus bas, sur la nuque de l'autre pour qu'elle lui bouffe bien la chatte. Alexandre aurait dû se reprendre pour ne pas bander, mais à peine l'image s'était-elle formée dans son esprit qu'il embrassait tendrement sa fiancée pendant que l'autre femme dégageait son gland du boxer pour le sucer avec douceur, pour l'emporter dans la mouillure et les clapotis vénitiens, et bien qu'il était mort d'inquiétude, il se laissa aller à ce réconfort onirique où Daniel ne tarda pas à le rejoindre.

Alexandre ne refoule pas l'idée que Daniel touche Aurore. Sa langue glisse sur ses lèvres, intimes. Daniel la lèche plus qu'il ne l'embrasse. Sa langue coule dans la fente ruisselante aux replis de nacre pourpre. Aurore gémit, elle dit « non » tout doucement, elle dit « c'est mal », accentuant le 'a' trop grave pour être honnête. Alexandre la rassure, susurre des mots sirupeux : *parenthèse, plaisir, ouverture*. Il lui donne les excuses qu'elle attend autant que de la verge raide dans sa croupe fendue. Pousser par derrière tandis que Daniel lèche par devant, dedans et aux abords, farfouille dans toutes les encoignures, engloutis des flots de cyprine et une couille de temps en temps. Dérapier dans la mollesse du cul qui s'encastre comme sur un platane. S'arrêter de pousser pour essayer de sentir les froncements de l'œillet sur le gland. Reprendre. S'enfoncer millimètre par millimètre. Enculer Aurore en lui disant combien il l'aime...

Alexandre parvint à rétablir l'équilibre à temps pour ne pas plonger dans le grand canal. Il venait de marcher comme un zombie pendant près de deux heures, sur plusieurs kilomètres puisque ses pas l'avaient mené jusqu'à la place *San Marco*. Quant à ses pensées, elles l'avaient mené à une bien triste conclusion : Aurore l'avait quitté hier soir après qu'il lui ait fait part, sous l'emprise du chianti, de ses désirs infâmes!

Soudain, il sentit un petit pincement au coeur et s'arrêta net devant la terrasse du *café Florient*. Moulée dans une robe à pois blanc, une femme offrait au soleil et aux admirateurs son dos d'ivoire, souligné par l'échancrure prometteuse qui descendait en flèche jusqu'au bas de ses reins. Alexandre s'approcha de la silhouette familière qui se découpait sur un fauteuil en osier. Elle ne sursauta même pas quand Alexandre l'interpella tout bas :

- Laura ?

La jeune femme tourna lentement la tête, écrasa son mégot dans le cendrier et retira avec grâce de larges lunettes qui cachaient son petit visage. Laura avait toujours su éveiller en chaque mâle un désir fauve. Et Alexandre sentait maintenant contre lui la poitrine de Laura, deux seins lourds qui résumaient à eux seuls la sensualité de cette femme, une sensualité brute et libre qui contrastait avec la rigidité de sa cascade de cheveux blonds domestiquée par un chignon.

- Ça alors ! Que fais-tu ici ? commença Alexandre.
- Je prends des vacances. *Due caffè per favor* ! lança-t-elle au garçon sans même le regarder.
- Seule ?

Alexandre s'en voulut d'avoir posé cette question qui lui avait échappé plus facilement qu'un juron.

- Ça dépend, sourit Laura, avec tout le mystère que Alexandre lui connaissait. Et toi ?
- Moi je fais un voyage en amoureux, avec Aurore.
- Ah, elle va arriver ?
- Oui... enfin je ne sais pas... elle se balade, bredouilla Alexandre visiblement mal à l'aise.
- Par un temps de carnaval, ce n'est peut-être pas prudent, ajouta Laura en éclatant de rire.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- *Niente bello ragazzo !* Mais tu devrais tout de même te méfier, si tu tiens à elle, car les italiens ont le sang chaud et, si j'en crois mon expérience, leur réputation n'est plus à faire.
- Allons Laura, sois sérieuse, il s'agit d'Aurore. Ce n'est pas le premier italien venu qui va lui faire tourner la tête, et de toute façon, je ne suis pas jaloux !
- Donc Aurore a disparu ?
- Non, enfin, oui. Elle a dû se lever tôt pour prendre des photographies sans être gênée par les touristes, du Aurore tout craché quoi... Et comme elle a oublié son portable...

Alexandre avait les yeux dans le vague et Laura n'était pas femme à ne pas le remarquer.

- Je ne veux pas t'inquiéter Alexandre mais ici, tout est différent. L'imagination, les sens, tout s'enflamme très vite. Et je ne crois pas au hasard.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Qu'Aurore ne s'est pas volatilisée sans raison.

Alexandre regardait Laura sans la voir et surtout sans la comprendre, mais il se raccrochait à elle comme si elle était le sphinx qui lui donnerait la clé de l'énigme. Ah, que n'aurait-il donné pour avoir un peu d'intuition féminine ! Laura le regardait droit dans les yeux avec la belle assurance qui la caractérisait.

- Qu'Aurore ne s'est pas volatilisée sans raison ?!
- Ne te fâches pas, mon chou, mais je crois qu'Aurore est partie, qu'elle t'a quitté, tout simplement. Aurore n'est peut-être pas la femme de ta vie ou toi, l'homme de la sienne. Et puis, tu ne la connais peut-être pas aussi bien que tu le crois.
- Non. C'est absurde. Tu dis ça par jalousie... Tu as toujours été incapable de garder un mec.
- Tu crois vraiment ? Ça ne t'arrive jamais de te remettre en question ? Des voyages, tu sais, j'en ai fait. Avec de nombreux *mecs*, comme tu dis. Et souvent, ça ne pardonne pas : ça te révèle ce que le train-train d'une relation t'empêchait de voir jusqu'alors. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu rester avec le même homme.
- Mais quand tu étais avec moi, nous n'avons pas voyagé.
- Il y a bien des façons de voyager et certaines que tu ne soupçonnes même pas...

L'horloge de la place sonna 14 heures.

- Excuse-moi Alexandre, je dois vraiment te laisser, j'ai un rendez-vous très urgent. À très vite, mon chou. *Va bene ?*
- *Tutti bene*, Laura.
- *Ciao ciao*.

La démarche chaloupée de Laura s'éloigna lentement, mais jusqu'au dernier moment, les hommes assis sur la place restaient suspendus au balancement enchanteur de sa croupe incendiaire.

Alexandre se présenta devant la lourde porte d'une imposante demeure. Il jeta un dernier coup d'oeil derrière lui, moins pour regarder le gondolier s'enfoncer dans la nuit que pour se convaincre qu'il n'avait pas peur de l'inconnu et que, de toute évidence, il n'avait rien à perdre. Après qu'Alexandre eut sonné, une ouverture ménagée dans le battant droit de la porte aux panneaux de bois sculptés s'ouvrit :

- Le mot de passe ?

Alexandre vérifia le carton d'invitation qu'il avait trouvé sur le lit de sa chambre d'hôtel, avec le costume d'époque qu'il portait maintenant, et il lut à haute voix cette citation de Vauvenargues : « Le monde est un grand bal où chacun est masqué. »

La porte s'ouvrit sur une cour pavée à peine éclairée par la pleine lune. Un domestique muni d'un flambeau lui emboîta le pas jusqu'à l'escalier à vis du bâtiment principal où Alexandre se débarrassa de sa pèlerine.

Au premier étage, une main de femme gantée de dentelle lui faisait signe de s'approcher. À l'instar d'Alexandre, la dame était masquée et parée de vêtements dont les brocarts et dentelles, s'ils n'étaient pas si caractéristiques du carnaval vénitien, sembleraient tout droit sortis du XVIII<sup>ème</sup> siècle. À l'étage noble, il se passait des choses étonnantes qui dépassaient l'imagination enflammée

d'Alexandre. La lueur des bougies qui éclairait les corps d'une lumière presque irréaliste contribuait à l'étrange atmosphère.

Tel un spectateur ignorant tout de la comédie qui se jouerait devant lui, Alexandre observait la scène en prenant soin d'en détailler les protagonistes et surtout, de chercher un sens à tout cela. Au fond de la salle, une jeune femme jouait du clavecin tandis que, sur une causeuse, un couple remuait les lèvres moins pour discuter que pour échanger toutes sortes de baisers. Non loin de là, méridiennes et sofas accueillaient hommes et femmes avides de caresses. Des nuques offertes aux baisers, des poitrines effleurées, des cajoleries prodiguées sans compter, les lieux étaient manifestement sous le haut patronage d'Éros et de Vénus. Alexandre ne savait pas qui, de cette femme câlinée par deux mâles à la fois, ou de cette rousse dont le chignon venait de céder sous les assauts d'une petite blonde qui l'embrassait en même temps, était la plus sensuelle. Mais il flottait dans la pièce le parfum capiteux de l'interdit que l'on brave, mêlé aux arômes suaves de la volupté qu'on agace. S'agissait-il d'une mascarade ? Était-ce un rêve ? Rêve ou non, s'il était vrai, Alexandre ne souhaitait pas se réveiller.

Excité par ce qu'il voyait, Alexandre n'en demeurait pas moins contemplatif, et c'est avec ravissement qu'il regarda un homme soulever le jupon de la joueuse de clavecin en ajoutant avec un air de défi :

- Voyons si tu es concentrée ! Continue à caresser les touches, moi je me charge de te jouer un air de ma composition.

Et ce faisant, le mystérieux Arlequin fit glisser le dernier rempart de dentelles le long des cuisses de la belle. Avec hardiesse, il caressa la fine toison brune, dont Alexandre devinait combien elle devait être soyeuse. L'homme prenait son temps, il mettait beaucoup d'application dans ce qu'il faisait, si bien que la

musicienne dût fermer les yeux et respirer plus fort pour rester concentrée. La main virile suivait son chemin, traçant des courbes allant du galbe des cuisses gainées pour mieux se concentrer sur le triangle brun, objet de toutes ses attentions. Et tandis que la main d'Arlequin imprimait un mouvement circulaire d'une lenteur calculée sur le clitoris turgescents, Alexandre décela les premiers signes de défaillance de la demoiselle, dont la poitrine se gonflait comme pour mieux sortir de l'étroit corsage. Il admira néanmoins l'effort qu'elle fit en se mordant la lèvre pour étouffer un gémissement alors que deux doigts inquisiteurs s'aventurèrent dans sa grotte humide. Les joues en feu, les yeux mi-clos, la belle brune faisait preuve d'une résistance héroïque. Mais elle rendit les armes quand les lèvres de l'homme se posèrent sur les siennes, luisantes de cyprine. Elle continuait à jouer juste, mais le clavecin ne suffisait plus à étouffer ses râles. Alexandre maudissait la *bauta* qui recouvrait son visage jusqu'aux lèvres et il se mit à envier Arlequin dont le loup lui permettait de faire cette gâterie qui ne manquait jamais de l'exciter.

Cédant à une curiosité naturelle aiguisée par le trouble des sens, Alexandre quitta le salon pour se faufiler, le sexe encore raide, dans un étroit corridor. La demeure aux boiseries dorées rococo se composait de pièces en enfilade. Au bout du couloir, Alexandre se trouva face à deux portes et instinctivement, il ouvrit celle de droite, devinant que celle de gauche, cette *sinister* latine, ne présageait rien de bon.

Comme s'il avait été incapable de supporter le spectacle qui s'offrait à lui, son regard balaya la décoration de la salle, des *putti* en stuc, polissons et fessus, aux tableaux galants du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui tapissaient les murs. Elle préfigurait la scène d'une tout autre facture qu'il finit par embrasser : le jeune homme contemplait silencieusement des tableaux vivants. Tous ses sens en alerte, Alexandre pouvait à la fois observer les manoeuvres des coquettes et les



taquinerie des coquins, sentir les mets raffinés du banquet relevés de luxure , entendre les gémissements des courtisanes et de leurs amants chauffés à point. L'imposant lustre de cristal suspendu au centre de la pièce reflétait, tel un voyeur au regard brillant de mille feux, le spectacle d'une débauche si débridée qu'elle dépassait toutes les fantasmagories d'Alexandre. Le couvert était dressé sur une immense table où les plateaux d'amuse-bouche salés cottoyaient tant les entremets épicés que les plats raffinés, tant les pâtisseries crémeuses à souhait que nappées de chocolat. Mais le véritable banquet se tenait autour du festin dionysiaque. Bien qu'écarquillés, Alexandre n'avait pas les yeux plus gros que son bas-ventre. Son aiguillon pointait dans sa culotte et sa boussole s'affolait à l'instar des femelles en chaleur qui composaient cette fresque sulfureuse.

Il perdit d'abord le nord pour une beauté tropicale aux seins lourds, couleur d'ébène. Allongée sur un sofa moelleux, la jupe retroussée jusqu'à la taille, elle ouvrait son sexe au point du rose qu'elle caressait avec la grâce de l'indécence. Alexandre bandait fort en voyant trois de ses longs doigts vernis disparaître dans son intimité. Deux hommes torturaient la demoiselle dépoitraillée en versant le contenu de leur coupe de champagne pour mieux le laper à même sa peau, ce qui ne manquait pas d'arracher des feulements évocateurs à l'inconnue au masque félin. Alexandre s'imagina mordiller ces tétons tendus comme des mûres prêtes à éclater, déjà malmenés par la voracité des deux affamés.

L'outrageuse bosse déformait toujours son pantalon quand il prêta attention à ce qui se passait du côté de la desserte. Tout près de la table, une gourmande avalait tour à tour la verge tendue de mâles au pantalon baissé, non sans les avoir enrobés de crème. À genoux devant les objets de sa tentation, l'impie confessa sa faute avec délectation :

- J'ai toujours aimé les choux à la crème, susurra-t-elle avant de continuer une dégustation qui attira deux amateurs de plus...

De la crème ou du sexe, on ne savait de quoi elle était le plus friande. Mais après que sa bouche carmine se soit posée sur un vit, il ne restait plus aucune traînée de crème. Fouetté dans son désir, Alexandre pensa alors qu'il devait être doux de décharger entre des lèvres aussi expertes. Mais il préféra se rapprocher de la fenêtre principale d'où il pouvait embrasser la totalité de la pièce. Instinctivement, il se massa les couilles à travers le pantalon de son costume tout en regardant une jeune coquine au corps de liane. Sur un lit de fortune, tout juste couverte par un corset pourpre, elle goûtait l'imposante queue d'un hidalgo passablement excité, tandis qu'un marquis avide étanchait sa soif entre les cuisses de la jeune fille gracile. Survolté comme il l'était, on l'entendait grogner de plaisir tandis qu'il enfonçait sa langue inquisitrice.

Un peu plus loin encore, deux femmes s'adonnaient aux plus intimes baisers. L'une était asiatique, aux longs cheveux raides, au teint ambré et aux délicats appâts orientaux, qui contrastaient avec les tétons roses de la blonde plantureuse qui la surplombait. Le spectacle de leur étreinte n'en était que plus excitant. L'une et l'autre rivalisaient de chatterie pour boire au calice gorgé de sucs intimes de leur partenaire. La blonde lascive subissait en même temps les baisers gourmands d'un homme dont la langue s'aventurait dans sa croupe épanouie, jusqu'à son petit orifice dilaté qu'il avait recouvert de confiture de fraise. Lorsque l'appétit du fripon eut raison de cette sucrerie, il en partagea les délices avec l'asiatique en l'embrassant à pleine bouche.

Alexandre était sur le point d'entrer dans la pièce, prêt à se fondre dans les méandres sensuels qui l'entouraient, lorsqu'un détail capta son attention. Ce n'était rien qu'un mouvement de reins, mais il lui parut familier, et il crut

reconnaître Aurore sous le loup à voilette d'une des courtisanes. L'éphémère illusion s'évanouit, ne laissant derrière elle que le goût amer de la culpabilité. Pendant quelques minutes, il avait oublié l'objet de sa quête. Son amour si vivace s'était éclipsé derrière ses vieux démons si longtemps refoulés. Il quitta précipitamment l'embrasement de la porte où il se tenait, moins par certitude qu'Aurore n'était pas dans ce repère luxurieux que pour fuir ce qui l'attirait tant, et il ouvrit la porte de gauche qu'il avait soigneusement évitée auparavant.

Alexandre était bien en peine de deviner ce qu'il allait découvrir en poussant cette porte, et il n'en sut guère plus après l'avoir fait tant la pièce était plongée dans l'obscurité. Toutefois, ses yeux s'accommodèrent peu à peu aux ténèbres qui dévoilèrent leurs secrets. Avec ses tentures violacées et son imposante cheminée de marbre noir, le remarquable mobilier de ce petit cabinet ne le frappa pas autant que l'étrange cérémonie qui s'y jouait. Assis face à face sur une ottomane de cuir grenat, deux bourreaux masqués se tenaient de part et d'autre d'une femme agenouillée par terre, entièrement nue, les poignets liés derrière le dos, courbée vers le sexe d'un de ses tortionnaires tandis que l'autre zébrait la croupe de la pénitente à coups de cravache. Il ne cessa que lorsque la pauvre jeune femme le prit en bouche à son tour. L'homme délaissé s'empara alors de la cravache pour taquiner les fesses tremblantes de la jeune femme, les tapoter légèrement, et puis de plus en plus fort, jusqu'à cravacher sa victime comme un jument au galop. La verge de son acolyte, enfoncée dans la gorge du martyr, en étouffait les cris de douleur, mais Alexandre eut un frisson d'effroi en croyant reconnaître la voix d'Aurore. À bout de souffle, elle recracha le vit qu'elle suçait pour engouffrer celui de l'homme qui cessa de la battre, s'activant de plus belle sur sa verge, sans doute pour le faire jouir au plus vite afin d'abrèger ces sévices.

De la porte d'entrée, Alexandre ne pouvait voir de la malheureuse que ses fesses blanches marbrées de pourpre. Il lui fallait acquiescer la certitude qu'Aurore

était bien aux mains de ces abominables sadiques avant d'intervenir. Mais que faire exactement ? Peut-être était-elle la victime consentante d'un jeu de domination, même si vu de l'extérieur, cela ressemblait à une vraie séance de torture ? Devrait-il alors se battre avec ces deux pervers dans la force de l'âge, fort bien battis au demeurant ? Alexandre avança timidement dans la pièce, tressautant à chaque gémissement de la martyre rythmé par les claquements du cuir sur sa peau. Quand il arriva au niveau de l'homme qui se faisait sucer, un coup de cravache, légèrement plus fort que les précédents, sembla arracher un sanglot à la jeune femme. L'homme se recula, et Alexandre put enfin voir le visage à demi masqué de la suppliciée. Un filet de salive et de sperme s'échappait de ses lèvres frémissantes. Ce n'étaient pas celles d'Aurore.

L'inconnue leva les yeux et tendit une main tremblante vers le nouveau venu qui se penchait vers elle. Il avait les mains jointes en avant, prêtes à accueillir celle de cette martyre avec toute la compassion que lui permettait sa lâcheté naturelle. Dans cette posture, il avait l'air patelin du prêtre qui donne les derniers sacrements au condamné. La suppliciée ne s'y trompa pas en dédaignant ce bouclier de bonne conscience. Elle esquiva les mains d'Alexandre pour l'atteindre à l'endroit qui faisait de lui un homme, un vrai. D'un geste leste, elle eut son sexe en main. Alexandre constata avec horreur qu'il bandait plus que jamais. Face à lui, l'autre homme lui adressa un sourire coquin tout en faisant coulisser la tige de la cravache dans la raie de la victime qui, dans un même mouvement, fit coulisser ses lèvres humides tout au long de la hampe d'Alexandre, de son gland arrogant jusqu'à ses couilles molles. Quand elle suçota le bout de sa verge, l'homme lui donna un petit coup de cravache. Lorsqu'elle eut gobé son gland, les coups se firent plus fermes. Plus la cravache mordait sa croupe et plus elle l'engloutissait. Il était sur le point d'éjaculer quand la martyre recracha son phallus pour se tourner vers celui de l'autre bourreau, qui donna sa cravache à Alexandre.

Lui qui était prêt à se battre pour secourir Aurore quelques minutes auparavant, était maintenant prêt à battre une innocente par plaisir pervers. En quelques secondes, il venait de basculer dans le vice. Donner le premier coup de cravache l'intimida un peu, mais il s'y habitua assez vite, ignorant soigneusement les cris de douleur de sa victime. Il ne les entendait d'ailleurs presque plus, après les avoir volontiers confondus avec des gémissements de plaisir tandis qu'elle le suçait comme une possédée. Pour un peu, il aurait pu prendre une forme de plaisir à cravacher cette inconnue à son tour. Comme un mal nécessaire sur lequel on pose un regard complaisant. Tout cela n'était qu'une question d'habitude, le temps que le sentiment de culpabilité s'évanouisse complètement. Dans le feu de l'action, il ne pouvait pas prendre le recul nécessaire pour comprendre combien il est facile de sombrer dans le camp des tortionnaires, comment le soldat de l'humanitaire pétri de bonnes intentions peut finir par aimer la guerre pourvoyeuse de son adrénaline, comment le pompier peut ne vivre que pour les feux qu'il combat au point d'en allumer parfois. Dans le feu de l'action, Alexandre n'était pas en position de comprendre l'engrenage de l'enfer. Il ne pouvait qu'en être un rouage.

Soudain, un rai de lumière suspendit son geste. À côté de la cheminée au fond du cabinet, une porte dérobée venait de s'ouvrir. Dans son embrasure lumineuse se découpait la silhouette d'une femme au déhanché provocateur. Vêtue d'une robe de soirée échancrée, le visage masqué d'un loup, ses cheveux blonds remontés en chignon faisaient l'effet d'une auréole. Elle désigna Alexandre du doigt et l'invita à la suivre.

Éclairé par des torches, l'escalier en colimaçon qu'arpentait Alexandre ne lui permettait pas de voir nettement son guide, dont la présence n'était trahie que

par les froissements de sa robe et les notes musquées de son parfum. Le jeune homme était d'ailleurs bien en peine de la suivre ; et quand il arriva à l'étage supérieur, l'arrogante blonde avait disparue.

Lui qui avait misé sur l'exiguïté des lieux pour s'en rapprocher dans une promiscuité prometteuse, ne réprima pas son agacement en découvrant une bibliothèque qui camouflait une porte coulissante. Il troqua sa *bauta* contre un loup, sans doute laissé là à son intention, puis il ouvrit la porte sur ce qui lui apparut être la pièce la plus prestigieuse et la plus sensuelle de ce palais. Des hommes aux femmes, des dorures aux tentures de brocard, la luxure s'accordait à la grâce, la légèreté de la chair au raffinement des sens, sans qu'une ombre de trivialité n'entache ce tableau flamboyant dans lequel il brûlait de se consumer. Il s'approcha donc du maître des lieux, un lit à baldaquin dont les voilages laissaient apparaître une parade orgiaque.

Quatre hommes l'assiégeaient, nus, tout yeux tout dard pour une beauté à peine vêtue de dentelle noire. Dans sa guêpière malicieusement ajourée, la petite abeille désarmait ses assaillants en les pompant chacun à leur tour. Alexandre sortit sa verge et se caressa, presque machinalement, face à la jolie frimousse constellée de tâches de rousseur, dont la bouche carmine suçait deux queues l'une après l'autre, tandis qu'un mâle en rut léchait sa chatte imberbe, et qu'un autre lui malaxait fermement les seins aux tétons roses et pointus. Alexandre n'aspirait plus qu'à voir ce petit corps engloutir par tous les trous toutes ces verges arrogantes, luisantes de salive. Il s'avança plus près du lit, si près que son sexe tendu en frôlait maintenant le rideau. La jeune femme leva les yeux et sourit à son nouvel admirateur.

- Je ferai avec ces hommes ce que tu me diras, lui dit-elle de sa bouche incendiaire avec un délicieux accent italien, je ferai tout ce qu'il te plaira !

Alexandre accepta volontiers le rôle de dominateur dont il venait d'être investi. Grâce au tutoiement qu'elle venait d'utiliser – mais pourquoi cette petite garce s'était-elle ainsi adressée à lui, et en Français de surcroît ? - il imagina qu'elle n'était autre que sa femme. Mais une femme générique, sans identité véritable, légère et interchangeable. Pas Aurore. L'ombre d'un instant, l'espace d'un jeu, sa femme était devenue cette libertine excitante en diable qui s'abandonnait à plusieurs hommes à la fois. Sans même s'en rendre compte, il avait exclu Aurore du champ de sa pensée, pour pouvoir jouer au candauliste avec cette inconnue qui adoptait si bien le rôle d'épouse lubrique, et fuir lâchement ses angoisses dans l'obscénité du sexe.

- Tu es une vraie petite chienne, toi ! et tu sais comment on prend les petites chiennes ? mets-toi en levrette et cambre-toi bien. Maintenant messieurs, défoncez-lui la chatte et la bouche à tour de rôle!

Alexandre bandait tant par la vue ce spectacle que d'en être le metteur en scène. Quand l'un des hommes attrapa les poignets de la jeune femme tout en lui prenant la chatte, et que celui qui se faisait sucer lui tirait les cheveux pour mieux lui baiser la bouche, Alexandre au comble de l'excitation s'adressa à la petite dévergondée :

- Tu aimes ça, hein ? Ça te plaît de te faire malmener, n'est-ce pas petite salope ? Il t'en faut beaucoup, alors on va te combler ! Tu sais ce qui va

se passer ? Tu vas avoir un homme dans ta chatte, un dans ton cul et les deux autres pourront se partager ta bouche et te gicler dessus. Ça te va *ma petite pute chérie* ?

La jeune femme ne répondit pas mais elle jeta à Alexandre un regard brillant d'excitation et de reconnaissance. Ce n'est que quand l'homme sur lequel elle s'empalait l'attrapa par les hanches pour l'enfiler d'un coup sec, qu'elle ferma les yeux. Un homme se présenta à l'orée du petit trou encore serré.

- Encule-là ! Ne la ménage pas ! Encule ma petite pute ! Et vous, bourrez-lui la bouche !

Alexandre faillit jouir du spectacle au sens propre du terme, aussi arrêta-t-il de se caresser pour tenter de ne jouir de la scène que visuellement. Devant ce corps souple investi de façon si virile, Alexandre avait la distance du metteur en scène pornographique. Il demeurait dans le champ d'un jeu léger, sans enjeu sentimental, sans la contrepartie de la jalousie qui l'aurait sans doute pris à la gorge s'il avait vu Aurore s'offrir ainsi. L'angoissante disparition d'Aurore demeurait au-delà de l'horizon indépassable de sa bite en ligne de mire. Alexandre s'abreuvait de sexe fort comme d'alcool pour oublier.

**À suivre...**